

# SCIENCE, LUTTE DES CLASSES ET RÉVOLUTION

*Dans la première partie de ce texte (Etudes marxistes, n° 5-6), l'auteur critiquait les thèses néo-scientistes (notamment celles du P.C.F. et des centristes à la Mandel), selon lesquelles le développement actuel de la science permettrait désormais un passage plus ou moins pacifique et graduel du capitalisme au socialisme, et les néo-obscurantistes à la Marcuse, selon qui la pensée scientifique doit être combattue comme l'expression de la « société répressive » — les uns et les autres aboutissant à atténuer, ou même, pour les derniers, à nier carrément l'hégémonie de la classe ouvrière dans la révolution au profit des intellectuels. Il montrait ensuite que, contrairement à des apparences soigneusement entretenues, la science est une parente pauvre dans le monde capitaliste actuel, où les armements s'attribuent la part du lion dans l'économie, une part croissante, cependant que la réduction, et non l'accroissement des crédits de la recherche et du développement est partout à l'ordre du jour.*

## Le « Jdanovisme » et l'affaire Lyssenko

Si les scientifiques ne sont pas la nouvelle force révolutionnaire de notre époque, il n'en reste pas moins que, particulièrement bien placés pour prendre conscience des possibilités inexploitées que science et technique offrent aujourd'hui à l'humanité, et d'autre part des périls graves et pressants que la gestion capitaliste de la planète fait peser sur le proche avenir de notre espèce, ils pourraient, en se joignant résolument au combat émancipateur de la classe ouvrière, jouer un tout autre rôle que celui qui est actuellement le leur sur la scène politique et sociale.

L'une des causes, tant du refus de la plupart d'entre eux de sortir du domaine étroit de leur spécialité pour envisager, au niveau de la méthodologie et de la conception du monde, les conséquences les plus générales des découvertes récentes que de leur hésitation à s'engager aux côtés de la classe ouvrière et de son avant-garde dans la lutte pour le salut du

genre humain, il faut la chercher, n'en doutons pas, dans la méfiance durable engendrée par ce qui n'a pas été l'un des moindres crimes du stalinisme : le « jdanovisme », et l'affaire Lyssenko.

Dès 1936, Trotsky pouvait écrire dans *La révolution trahie* :

*« La bureaucratie a une crainte superstitieuse de tout ce qui ne la sert pas et de tout ce qu'elle ne comprend pas. Que si elle exige une liaison entre les sciences naturelles et la production, elle a raison, sur une vaste échelle ; mais quand elle ordonne aux chercheurs de ne s'assigner que des fins immédiates, elle menace de tarir les sources les plus précieuses de la création, y compris celles des découvertes pratiques, qui se font le plus souvent dans des voies imprévues. Instruits par une expérience cuisante, les naturalistes, les mathématiciens, les philologues, les théoriciens de l'art militaire*

*évitent les grandes généralisations, de peur qu'un « professeur rouge », qui est le plus souvent un arriviste ignorant, ne leur assène lourdement quelque citation de Lénine ou de Staline. Défendre en pareil cas sa pensée et sa dignité scientifique, c'est à coup sûr s'attirer les rigueurs de la répression. »*

Précisément parce que les privilèges de la bureaucratie de l'U.R.S.S. n'ont pas leurs racines dans le mode de propriété et les rapports sociaux (nationalisation de l'industrie et de la terre, économie planifiée, monopole du commerce extérieur) issus de la révolution d'Octobre, mais au contraire s'y opposent et les contredisent, il en résulte que le maintien de ces privilèges est incompatible avec l'exercice des libertés démocratiques élémentaires, et que la bureaucratie redoute la liberté de pensée dans tous les domaines, y compris celui de la création littéraire, y compris celui de la recherche scientifique. C'est d'ailleurs pourquoi aujourd'hui, parmi les intellectuels qui constituent le détachement d'avant-garde de la nouvelle opposition communiste en U.R.S.S., si les écrivains et les historiens tiennent une place éminente, les scientifiques, comme le physicien P. Litvinov, condamné à la détention dans un camp à régime sévère pour avoir manifesté sur la place Rouge, le 25 août 1968, contre l'intervention en Tchécoslovaquie, comme le mathématicien-ingénieur Essénine-Volpine, fils du poète Essénine et actuellement interné en hôpital psychiatrique avec « traitement obligatoire », ou les 99 mathématiciens de l'institut de Novossibirsk, auteurs d'une lettre protestant contre la renaissance du stalinisme et qui valut au département de mathématiques de cet institut scientifique d'être quelque temps fermé, ne leur cèdent en rien.

La « crainte superstitieuse de la bureaucratie à l'égard de ce qu'elle ne comprend pas » avait déjà eu pour effet, avant et immédiatement après la guerre, de faire mettre en suspicion, en physique, la théorie de la relativité et la théorie des quanta, c'est-à-dire les deux piliers de la physique actuelle. Heureusement pour l'avenir de la physique soviétique, les physiciens purent-ils sauver l'essentiel en employant, dans leurs écrits, les formules mathématiques qui expriment ces théories, mais sans jamais prononcer leur nom ; contrairement à ce qui fut le cas en biologie, il ne se trouva pas de physicien pour vouloir faire une carrière charlatanesque, avec l'appui de Staline, sur les cadavres de ses confrères et au plus grand dam de la science.

A Yalta et à Postdam, en 1943-1944, Staline avait cru pouvoir acheter un relâchement durable de la pression exercée par l'impérialisme au prix du soutien accordé par les P.C. d'Europe occidentale au replâtrage des régimes bourgeois chancelants. La guerre froide, lancée dès septembre 1946, par le discours de Churchill à Fulton, le détrompa. La dictature bureaucratique se resserra en U.R.S.S. Dans le domaine littéraire et scientifique, cela s'exprima

par les thèses de Jdanov. Andreï Jdanov, à l'époque adjudant de Staline, expliqua en 1948, dans un discours célèbre, qu'il y avait une « science bourgeoise » et une « science prolétarienne », fondamentalement opposées en toutes choses. En physique, la « science bourgeoise », c'était la théorie de la relativité et la mécanique quantique. On a vu comment les physiciens soviétiques échappèrent au pire. Il n'en fut pas de même en biologie, plus spécifiquement en génétique.

La génétique moderne s'est constituée à partir de 1910, avec l'école de l'Américain Morgan, en remettant en lumière les lois de l'hérédité des caractères (tels que, disons « yeux bleus » ou « yeux noirs », « prédisposition à la carie dentaire », etc.) découvertes un demi-siècle plutôt par le Tchèque Gregor Mendel. L'école de Morgan — dite aussi école de la drosophile, ou mouche du vinaigre, parce qu'elle étudia particulièrement les lois de l'hérédité chez cette espèce, susceptible de donner très vite de nombreuses générations, — montra que l'hérédité avait une base matérielle dans le noyau des cellules vivantes, et plus spécifiquement dans certaines particules qui y apparaissent au moment où les cellules se divisent, et qui, comme leur nom grec l'indique, sont susceptibles d'être colorées par certains colorants chimiques utilisés au laboratoire — les *chromosomes*.

À partir de l'étude des chromosomes, sortes de bâtonnets qui se dédoublent dans le sens de la longueur, lors des divisions cellulaires, pour donner deux chromosomes très semblables, l'école de Morgan parvint, non seulement à expliquer et à préciser les lois de Mendel, mais à développer considérablement la science de la génétique. Les caractères héréditaires, ceux qui font qu'un homme a les cheveux ou la peau de telle ou telle couleur — mais aussi ceux qui font que telle cellule germinative donnera naissance à une bactérie, telle autre à une poule ou à un homme — se retrouvaient inscrits dans la structure chimique du noyau cellulaire, et le mystère de leur transmission se dissipait, cédant la place à une succession de phénomènes chimiques complexes, mais non plus mystérieux, et susceptibles d'être élucidés peu à peu.

C'est précisément contre ce qu'on appelait alors la *théorie chromosomique de l'hérédité*, qu'il n'est pas question d'exposer ici davantage (et qu'on nomme aujourd'hui tout simplement *génétique*), que se tourna toute la hargne du stalinisme.

Bien avant Jdanov, le « père de la génétique soviétique », Nicolas Ivanovitch Vavilov, savant de réputation mondiale, avait encouru la vindicte de Staline et était mort en camp de concentration en 1943. Mais c'est avec la criminelle stupidité des thèses de Jdanov sur la « science bourgeoise » et la « science prolétarienne » et l'activité, dans les sciences biologiques, de Trophime Lyssenko, que le pire devait se produire, à l'été de 1948.

Avant de l'exposer, il nous faut relever que, par

une de ces manifestations d'ironie dont l'histoire est coutumière, c'est précisément dans la ligne de cette « *génétique bourgeoise* » solennellement condamné, à l'été 1948, par l'*Académie des sciences agricoles de l'U.R.S.S.* (baptisée *Académie Lénine* par antiphrase) que devait se produire, seulement cinq ans plus tard, la découverte scientifique peut-être la plus riche de possibilités pour l'avenir de l'humanité d'une période pourtant riche en résultats spectaculaires dans toutes les branches de la science.

C'est en effet en 1953 que les biochimistes américains Watson et Crick démontraient que le support chimique de l'hérédité réside, au sein même des chromosomes, dans les molécules d'une espèce chimique particulière, l'acide désoxyribonucléique (ADN). Dans ces molécules géantes, comportant plusieurs millions d'atomes, le programme héréditaire selon lequel un être vivant s'édifie à partir de l'œuf s'inscrit sous forme d'un code à quatre lettres, qui a été entièrement déchiffré en quelques années. La place de chaque « lettre » est tenue par un assemblage chimique déterminé de quelques dizaines d'atomes, ou nucléotide. Dans une molécule d'ADN, il n'y a — du moins en première approximation — que quatre sortes dis-

tinctes de nucléotides, mais il y a plusieurs centaines de milliers de nucléotides qui se succèdent le long de la fameuse « *double hélice* » de la molécule d'ADN ; si bien que la variété des informations qui peuvent s'inscrire dans ces mots de 100 000 lettres ou davantage, même si l'alphabet ne compte que quatre lettres différentes, est pratiquement infinie. Ce qui s'y inscrit, naturellement, ce n'est pas « *yeux bleus* », « *yeux noirs* », « *bactérie* », « *poule* » ou « *homme* », mais bien l'ordre précis selon lequel s'assemblent, à partir de matériaux chimiques plus simples, les molécules de protéine qui sont la matière vivante avec tous ses traits spécifiques.

Au cours de ces dernières années, la génétique a continué à progresser à pas de géant. On a élucidé (c'est notamment sur ce point que portaient les recherches des prix Nobel français) la manière dont le message inscrit dans les molécules d'ADN des chromosomes du noyau cellulaire est transmis aux différents organes de la cellule qui sont les « ateliers de montage » des protéines. Grâce à ces découvertes, on a déjà trouvé le moyen de pallier à certaines tares héréditaires. Mais les perspectives qui s'ouvrent pour le proche avenir sont d'une toute autre ampleur.

## La présentation du lyssenkisme en France

C'est contre une « *génétique bourgeoise* » qui allait connaître un développement aussi extraordinaire que le charlatan de Staline, l'académicien Lyssenko, ouvrit le feu en 1948. Les principaux généticiens français appartenaient alors au P.C.F. Il ne s'en trouva pourtant pas un pour accepter de présenter au public français la « *science prolétarienne* » de Lyssenko. Dans une séance solennelle tenue à cet effet au grand amphithéâtre de la Sorbonne, l'un d'eux alla jusqu'à présider... et ne dit pas un mot. L'appareil du P.C.F. dut alors recourir au plus dévoué de ses hommes à tout faire, qui revêtit, pour cette occasion, la blouse blanche du biologiste : Louis Aragon. Et cet homme a eu le cynisme de déplorer, dans un récent numéro des *Lettres françaises*, la mort injuste de N.I. Vavilov, victime de Staline ! Il est vrai qu'il s'est bien gardé de dire que, dans le cadre de la tendance actuelle à la restalinisation qui prévaut en U.R.S.S., l'édition d'une biographie de ce savant, dont la parution avait été annoncée pour le printemps de 1969, a été annulée.

Il n'est pas inutile de rappeler aujourd'hui avec quels arguments Aragon tenta de remplir sa besogne, et de présenter la « *science prolétarienne* » de Lyssenko au public français (*Europe*, n° spécial d'octobre 1948) :

« *Les mitchouriniens... (1) affirment... que les*

*caractères héréditaires sont modifiables sous l'influence des modifications du milieu, et cela dès la première génération ; que les caractères acquis par des individus sont transmissibles et fixables, pour la création de nouvelles espèces, pour peu que les descendants de ces individus vivent dans les conditions qui ont déterminé les modifications considérées, modifications qui sont essentiellement des modifications de l'échange de matières entre l'être considéré et son milieu. Il en résulte qu'on peut produire de telles modifications en faisant varier le milieu, les fixer dans l'espèce, créer à volonté des espèces nouvelles ; c'est-à-dire diriger l'hérédité, dans le sens, par exemple, favorable à des conditions données de culture, favorable à l'humanité.*

*Sans prendre parti entre ces deux tendances, il est permis à un philistin de constater que la première décrète l'impuissance de l'homme à modifier le cours des espèces, à diriger la nature vivante, que la seconde prétend former le pouvoir de l'homme à modifier le cours des espèces, à diriger l'hérédité.*

(1) Les partisans de Lyssenko s'appelaient « *mitchouriniens* », du nom d'un autre faux savant de la génération précédente, Mitchoarine.

*Il est permis de se dire qu'un homme qui ne se réclame pas du matérialisme dialectique, du marxisme, sera moins gêné, s'il choisit la première théorie, qu'un marxiste qui, en toute occasion, pas seulement en biologie, considère nécessairement que son rôle n'est pas de se borner à expliquer le monde, mais qu'il est aussi de le transformer. Un non-marxiste peut certainement mieux s'accommoder de la première théorie qu'un marxiste. Ou pour mieux me faire comprendre, si on pose d'abord le postulat du marxisme, avant d'aborder la biologie, le biologiste marxiste aura assurément un préjugé favorable envers la théorie mitchourinienne, qui fonde la possibilité de l'action humaine sur la nature vivante.*

*Personnellement, je ne suis pas un biologiste. Ma confiance dans le marxisme me fait naturellement souhaiter que les mitchouriniens aient raison dans cette bagarre. Ce n'est pas un argument pour les non-marxistes. Et il est de fait qu'il y a des hommes qui se considèrent comme marxistes et qui estiment pourtant que c'est la génétique classique qui a raison contre Mitchourine et Lyssenko. Si je ne vois pas comment ils s'arrangent avec leur marxisme, la faute en incombe sûrement à ma déficience dans ce domaine, que je ne nie pas, et en général à mon ignorance de la science biologique. Mais cependant, à s'en remettre au gros bon sens, il me semble qu'ils doivent avoir des difficultés à surmonter, que n'ont pas les mitchouriniens.*

On a de la peine à en croire ses yeux ! Ainsi, les « marxistes » ne s'occupent pas de rechercher les lois de la nature telles qu'elles sont, indépendamment de leurs goûts. Ils donnent à la nature des lois, tel Richelieu à l'Académie où M. Aragon finira bien par entrer — elle est digne de lui et il est digne d'elle — des lois conformes à leurs préférences ! Pour commander à la nécessité, disait Engels après Hegel, il faut commencer par lui obéir. Staline et Aragon avaient trouvé une voie plus directe. Il est vrai que leur méthode n'était plus la dialectique, mais le « gros bon sens ».

L'« hérédité des caractères acquis », c'était la théorie selon laquelle, si l'on coupe la queue à cent générations de souris, la cent unième aura une queue plus courte ! Par quelle voie cette transformation héréditaire irait-elle s'inscrire dans la structure de l'A.D.N. du noyau des cellules reproductives de ces malheureux rongeurs. C'est ce qu'on ne voit guère. La nature procède autrement. Des modifications au hasard (mutations) se produisent dans la structure des molécules d'A.D.N. sous diverses influences, surtout celle des radiations ionisantes (radioactivité naturelle ou artificielle). Elles sont généralement défavorables, et s'éteignent. Parfois, elles sont favorables, et la sélection se chargera d'en assurer la conservation. Que cela plaise ou déplaise au « gros bon sens » de M. Aragon, c'est comme cela que ça se passe. Et

c'est en appliquant les lois de Mendel qu'on a amélioré, dans d'immenses proportions, en procédant par sélection, les plantes utiles à l'homme, notamment la fertilité des céréales.

La démonstration de la vérité d'une théorie scientifique réside dans l'expérience. Des expériences, décrites dans le détail, pouvant être reproduites dans n'importe quel laboratoire — et qui donnent régulièrement le même résultat : alors, la théorie qui permet de prévoir ces résultats est vraie. C'est à de tels critères que pouvait se vérifier la génétique chromosomique, condamnée par Lyssenko et Aragon.

Il n'en allait naturellement pas de même de la « biologie mitchourinienne ». Ceux qui s'intéressent aux exposés de style moyenâgeux qui en constituaient l'essentiel peuvent se reporter au numéro d'Europe déjà cité. On croirait un manuel d'alchimie. On y manie des entités telles que l'« ébranlement de l'hérédité », des citations de Staline... Aucune expérience décrite en termes assez clairs pour qu'on puisse tenter de la reproduire. Mais Trophime Lyssenko, ce Raspoutine de la biologie, ne prétendait-il pas avoir inventé un moyen infaillible d'augmenter la production soviétique de lait : traire les vaches plus souvent ? Ne prétendait-il pas « adapter » le blé à l'hiver russe, en « ébranlant son hérédité », et régler ainsi le problème du déficit persistant en céréales de l'agriculture soviétique — d'où le défrichement des « terres vierges » (et arides) du Kazakhstan et de la Sibérie du Sud-Ouest... Le « gros bon sens » de Staline (et même, un moment, celui de Khrouchtchev) avaient décidément bien des motifs de préférer ce charlatan à la science.

Faut-il encore rappeler que cet autre éminent biologiste, Georges Cogniot, ayant qualifié la génétique de « doctrine du moine autrichien Mendel » (Mendel ayant effectivement été moine, sa théorie de l'hérédité était donc suspecte ! M. Cogniot avait oublié, ce jour-là, la main tendue chère à Thorez, et que Copernic et Képler, entre autres, étaient, eux aussi, moines), Aragon volait à la rescousse de son chef, et, avec un joli mouvement du menton, concluait un long développement en ces termes ailés : « On voudra bien que Lyssenko demeure un communiste, et Mendel un moine. Et il sera permis de le dire. » Ah, mais !

Faut-il relever encore que M. Aragon, décidément bien malchanceux, s'en prenait tout particulièrement à un certain Docteur Jacques Monod, coupable d'avoir constaté que « la victoire de Lyssenko n'a aucun caractère scientifique » et que « l'exclusive portée contre les savants mendéliens en U.R.S.S. et l'anathème lancé aux U.S.A. contre le darwinisme ressortissent d'un état d'esprit qu'il faut bien condamner, quelque apparence qu'il puisse revêtir ». On sait que c'est précisément en développant ce que M. Francis Cohen, dans l'Humanité du 5 mai 1949, appelait une « théorie désespérée qui assigne à la science des limites étroites, infranchissables, ce qui est en contradiction avec l'expérience vivante de tous les savants »,

c'est-à-dire la génétique chromosomique, que Jacques Monod devait, quelques années plus tard, avoir, avec deux autres Français, le prix Nobel.

Cependant, au cours du débat de l'été 1948, un certain nombre de biologistes soviétiques étaient intervenus, en dépit des autocritiques imposées, pour

tenter, avec beaucoup de courage, de défendre les droits de la science contre les charlatans staliniens, au risque de s'exposer à « toutes les rigueurs de la répression ». Combien ont été déportés, combien sont morts ? C'est là un bilan qu'il faudrait dresser.

## Science et méthode

Il n'y a pas là que l'un des plus sombres aspects de la terreur stalinienne, ni qu'un épisode particulièrement odieux de la carrière de M. Aragon. Il faut y chercher l'une des causes principales du retour actuel de la quasi-totalité des hommes de science sur des positions agnostiques en ce qui concerne la méthode qu'ils appliquent dans leur propre domaine — leur retour à une attitude que constatait déjà chez eux Engels, il y a bientôt un siècle, et qui consiste, au fond, sous couleur d'une méfiance pleinement légitime à l'égard des prétentions de certaines « philosophies » et plus encore de diverses catégories de politiciens à vouloir les régenter dans leur propre domaine, à faire leur, en général inconsciemment, une philosophie empirique ou empirio-critique qui est celle de la société bourgeoise.

« Les savants ont beau faire », écrivait Engels, « ils sont dominés par la philosophie. La question est seulement de savoir s'ils veulent être dominés par quelque mauvaise philosophie à la mode, ou s'ils veulent se laisser guider par une forme de pensée théorique

qui repose sur la connaissance de l'histoire de la pensée et de ses acquisitions.

« Physique, garde-toi de la métaphysique ! c'est tout à fait juste, mais dans un autre sens... »

« Les savants gardent à la philosophie un reste de vie factice en tirant partie des déchets de l'ancienne métaphysique. Ce n'est que lorsque la science de la nature et de l'histoire aura assimilé la dialectique que tout le bric-à-brac philosophique deviendra superflu et se perdra dans la science positive. »

Ces remarques sont actuelles. Il ne nous est pas possible de nous étendre ici sur ce point. Nous espérons cependant pouvoir y revenir, et ouvrir le débat, avec la participation indispensable des scientifiques, sur la base de textes comme celui que nous avons publié dans le dernier numéro d'*Études marxistes* à propos de l'expérience de Pleegor et Mandel (ou, mieux encore, de la publication d'extraits du livre de Haveman, *Dialectique sans dogme*, si l'éditeur nous y autorise).

## Politique et méthode

Les conséquences n'en furent pas moins lourdes quant à l'attitude des savants sur le terrain politique. Le lyssenkisme et ses séquelles ont puissamment renforcé leur tendance à oublier que la politique est elle-même une science, dont le marxisme est la théorie, et à trancher des problèmes politiques, non sur la base d'une analyse scientifique, mais de leur « bon sens » et de leurs intuitions — à faire, en un mot, en politique, répression policière en moins, ce que les bureaucrates staliniens faisaient naguère, et, à la première occasion, feraient de nouveau dans le domaine scientifique.

C'est le cas de l'académicien soviétique Sakharov, physicien de tout premier plan, dont le mémoire, inédit en U.R.S.S., a paru en anglais et en français (1), ce qui lui a d'ailleurs valu diverses sanctions et rétrogradations.

Sakharov y relève à juste titre la menace d'extermination que fait poser sur l'humanité l'accumulation

rapidement croissante d'ogives thermonucléaires qui reviennent de moins en moins cher ; il démontre l'impossibilité d'un système de défense efficace contre les fusées ; il souligne la menace d'une famine généralisée à d'immenses zones de la planète pour les années 1975-1980 ; il montre comment, même sans guerre, la gestion anarchique du progrès technique par le capitalisme et l'irresponsabilité des bureaucrates, par la pollution croissante de l'eau et de l'air, l'anéantissement de nombreuses espèces vivantes et la destruction irrémédiable du milieu naturel, font peser, à brève échéance, d'autres périls sur l'avenir de notre espèce.

Ce sont là des aspects importants, et beaucoup trop oubliés, de la barbarie croissante du capitalisme, de

(1) « La liberté intellectuelle en U.R.S.S. et la coexistence », Gallimard éditeur, 1969.

la stagnation des forces productives qui en résulte. Nous nous proposons d'y revenir, comme aussi sur l'extrême instabilité technique de la civilisation capitaliste (la plupart des grandes villes n'ont qu'un ou deux jours de réserve d'eau potable, et des incidents comme la récente panne d'électricité de New York, mais beaucoup plus graves encore, y acquièrent une probabilité croissante avec le temps, ce qui veut dire qu'il s'en produira fatalement) et de consacrer à ces questions des études particulières dans ce bulletin.

Il nous faut seulement nous arrêter (1) sur les remèdes que propose Sakharov, et qui sont pitoyablement inadéquats. « *La stratégie de la coexistence pacifique* », écrit-il, « *représente un contrepois efficace à la politique de l'escalade... TOUT ÊTRE DOUÉ DE RAISON* » (souligné par nous) « *qui se trouve à deux doigts du désastre, s'efforce en premier lieu de l'éviter, et ce n'est qu'après y avoir réussi qu'il songe à satisfaire ses autres besoins. Pour échapper à la catastrophe, l'humanité doit surmonter ses divisions* ». Ce qui l'amène à proposer des solutions du genre de celle qui consiste à demander que l'on se soucie d'abord de « *l'intérêt général* » en matière de relations internationales, à réclamer des grandes puissances qu'elles consacrent pendant quinze ans 20 % de leur revenu national à l'assistance aux pays arriérés, à prévoir une évolution pacifique convergente de la société en U.R.S.S. et aux Etats-Unis, etc.

Ce qui est significatif, ce n'est pas seulement l'abandon complet de la théorie élaborée par Marx, des lois qui, selon ce dernier, régissent le monde actuel, mais que cet oubli aille manifestement de soi pour Sakharov, sans qu'il prenne même la peine de tenter de réfuter cette théorie, ces lois, d'en montrer le caractère à ses yeux non scientifique. On comprend que Sakharov, comme il le dit lui-même, soit vivement critiqué par les représentants de la nouvelle opposition communiste en U.R.S.S., comme Roy Medvedev (1), qui le traite d'« *occidentaliste* », ou le général Grigorenko (2).

Non, l'histoire n'est pas faite par ce qui se passe dans la tête d'« *êtres doués de raison* » — elle est faite par les classes en lutte, et la seule « *raison* » dont soient douées ces classes, c'est celle de leurs

intérêts. Quand Sakharov écrit : « *Une guerre thermonucléaire serait tout autre chose qu'une simple continuation de la politique par d'autres moyens... ce serait le moyen d'un suicide universel* », il oublie précisément que le dernier mot de la politique de la bourgeoisie à notre époque, c'est la perspective du suicide universel, que ce soit par la guerre thermonucléaire (et biologique) ou sous les autres formes que Sakharov lui-même dénonce justement : famine généralisée, pollution irrémédiable du milieu naturel, etc. Il est étonnant de constater à quel point, apparemment, il est difficile d'assimiler ce fait que souligne Trotsky : que les phénomènes sociaux sont bien plus comparables à ceux de la biologie qu'à des phénomènes de raison. Sakharov se comporte comme un médecin qui tenterait de convaincre un malade qu'il n'est pas raisonnable de laisser des cellules cancéreuses envahir son organisme (ou, au fond, comme Aragon, qui prétendait donner à l'hérédité biologique des lois conformes à son « *gros bon sens* » !). Non certes que la conscience n'ait pas son rôle dans l'Histoire, un rôle décisif — à condition que, là aussi, on se souvienne qu'on ne peut commander à la nécessité qu'en lui obéissant, en partant de la réalité que décèle dans le monde actuel l'analyse scientifique, c'est-à-dire de la lutte mondiale entre les classes et de l'unité de cette lutte, et en œuvrant à donner au combat mondial du prolétariat l'instrument qui lui est indispensable pour vaincre, l'expression suprême de la conscience dans l'Histoire, la IV<sup>e</sup> Internationale à reconstruire.

(1) En laissant de côté la dénonciation éloquente et pertinente que fait Sakharov des persécutions en cours en U.R.S.S. contre la nouvelle opposition et du processus de restalinisation engagé par le Kremlin — bien que ce soit naturellement ces passages qui lui aient valu de subir lui-même la répression.

(1) Auteur d'un ouvrage de mille pages dactylographiées sur l'origine et l'évolution du stalinisme, que nous ne connaissons malheureusement pas encore, et d'une lettre à la revue *Kommunist*, *Staline peut-il être qualifié de champion de la classe ouvrière ?* dont le livre *Samizdat I* publie les passages essentiels.

(2) Voir dans *Samizdat I* la lettre de Grigorenko au procureur général de l'U.R.S.S. Nous savons par cette lettre que cette critique existe, mais nous en ignorons le contenu.

## Une attitude lamentable

Face à l'actuelle offensive générale de la bourgeoisie — aux Etats-Unis aussi bien qu'en Europe, répétons-le — contre la recherche scientifique, c'est pourtant, sur la base de la même méthode empirique que Sakharov, mais sans avoir les mêmes excuses que celui-ci, une attitude particulièrement lamentable qu'adoptent les savants. Les éditoriaux successifs de

la revue *Atomes*, entre 1968 et 1969, éclairent assez bien cette attitude.

En juin 1968, *Atomes* semblait avoir une vue assez réaliste de la situation. « *La "base" peut se rassembler* », écrivait l'éditorialiste de cette revue. « *On lui offre un peu partout des strapontins et même, ici ou là, quelques fauteuils. Cette redistribution du*

*mobilier national... valait-elle qu'on renvoie le peuple aux urnes et divers ministres à la campagne ?* » Il relevait que « *la recherche fondamentale fera souvent les frais des dettes les plus criantes* », que « *les contingences financières ne sont pas négligeables et la dot de la force de frappe ne suffirait pas à régler la facture de l'Université pour tous* », et que « *la sélection, qu'on la baptise carpe ou lapin, est un carrefour truqué où les culs-de-sac se font passer pour de grands boulevards* ».

En septembre, la même revue écrivait que même les réalistes « *ne peuvent... sous-estimer les menaces très objectives que la pénurie en moyens matériels et, plus encore, en hommes, font d'avance peser sur les projets les mieux conçus* ».

Mais en janvier 1969, c'est une autre chanson. Sous le titre éloquent *Du bon usage des vaches maigres*, on peut lire :

*« Que la recherche scientifique soit, cette année,*

*dotée avec parcimonie, il eût été naïf dès l'été dernier de ne pas le prévoir. Il serait aujourd'hui hypocrite de s'en indigner. (...) »*

*« Sans s'attarder en regrets inutiles, on peut souhaiter que la pause qui nous est infligée soit mise à profit et que 1969 ne soit pas seulement une année d'austérité, mais une année de réflexion. (...) Les chercheurs du secteur public et du secteur privé devraient, d'autre part, si l'on en croit les promesses faites en juin 1968, être associés dans les mois à venir à l'élaboration de notre future politique scientifique. Ils auront ainsi, dans une certaine mesure au moins, la possibilité de prévenir les erreurs qu'ils étaient auparavant condamnés à déplorer après coup. Leur concours ne sera sûrement pas de trop si l'on veut, en attendant les veaux gras de l'expansion, inventer un bon usage des vaches maigres. »*

La capitulation est totale. Les chercheurs sont invités à coopérer à la liquidation de la recherche...

## Les savants devant leurs responsabilités

Il appartient aux travailleurs scientifiques marxistes d'ouvrir à leurs camarades, à l'ensemble des hommes de science, une autre voie, non seulement en définissant les mots d'ordre et les moyens d'une défense efficace de la recherche scientifique menacée, de leur droit au travail et à la qualification, mais en leur ouvrant les perspectives les plus larges.

Qu'attendent, par exemple, les médecins, et d'abord les plus notoires d'entre eux — qui savent que la politique gouvernementale en matière de sécurité sociale signifie l'aggravation d'une situation déjà catastrophique dans le domaine de l'équipement hospitalier et des conditions de travail du personnel médical et infirmier — pour, au lieu de persister à « *parler raison* » aux gouvernants, rompre solennellement toute relation avec un régime qui condamne à mort, faute de reins artificiels, des milliers d'urémiques qui, chaque année, pourraient être sauvés — des milliers de cardiaques aussi, faute d'installations convenables, etc. ? A ces brèves indications, les hommes de métier peuvent en ajouter bien d'autres, ils peuvent établir le dossier — ils l'ont fait, d'ailleurs. Mais qu'attendent-ils pour dénoncer solennellement un régime qui condamne à mort ceux qui ne peuvent pas payer ? qui fait peser la menace d'une détérioration inéluctable sur la santé de la masse de la population ?

Qu'attendent les savants, et les plus grands d'entre eux, pour rompre toutes relations avec un régime, avec toutes les institutions d'un régime qui, liquidant la recherche, entreprenant la liquidation de l'Université, de l'enseignement technique et en fait de

toute l'éducation nationale, porte à l'avenir de la nation le préjudice le plus grave qu'il soit possible de lui causer ?

Qu'attendent-ils, au lieu de se contenter d'exposer timidement les faits qu'ils connaissent mieux que personne — qu'en fait ils sont seuls à bien connaître — dans des revues spécialisées, pour dénoncer solennellement un régime politique et social qui empoisonne, sur une échelle croissante, pour nos enfants et nos petits-enfants, l'eau des lacs, des rivières (et des océans mêmes) et l'air de l'atmosphère, l'eau qu'il leur faudra boire, l'air qu'il leur faudra respirer ?

Les marxistes placent les savants devant leur responsabilité. Ils ne sont pas la nouvelle avant-garde de l'humanité. Leur qualité de savants ne leur donne, en politique, aucune compétence particulière. Mais il leur revient, avec l'autorité immense qui sera alors la leur, de prendre leurs responsabilités — et par là même leur place dans le combat, aux côtés de la classe ouvrière, pour une société socialiste sans classe, pour un monde où toute trace d'inégalité, d'antagonismes sociaux aura disparu avec la nécessité de « *gagner son pain à la sueur de son front* », où l'humanité, échappant à l'aliénation sous toutes ses formes, pourra enfin se consacrer aux véritables « *problèmes humains* », où, comme le disait Trotsky, on croiera des Einstein et des Goethe à tous les coins de rue. Utopie ? C'est au contraire la seule perspective réaliste. Nous essaierons de l'esquisser dans la dernière partie de cette étude ; en la rédigeant, cette partie a pris en effet une telle ampleur, s'étendant,

par exemple, à certains aspects de la littérature de science-fiction comme aux perspectives réelles qu'ouvre le développement récent des sciences à une société rationnelle, à une économie planifiée, à la perspective du dépérissement de la division du travail, y compris la séparation traditionnelle, surtout en France,

entre « *l'esprit de finesse* » et « *l'esprit de géométrie* », entre « *science* » et « *art* », conçus comme deux mondes clos et antagonistes..., qu'il ne nous ait pas été possible de l'achever pour ce numéro. Nous nous en excusons.

G. BLOCH.